Document généré le 18 avr. 2024 08:24

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Seuls les mots tissés au secret révèlent le récit

La porte de Magda Szabó, Traduit du hongrois par Chantal Philippe, Éd. Viviane Hamy, 280 p.
Le dernier degré de l'attachement de C. Hoctan, Denoël, 180 p.

Danielle Fournier

Numéro 199, novembre–décembre 2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/18968ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fournier, D. (2004). Seuls les mots tissés au secret révèlent le récit / *La porte* de Magda Szabó, Traduit du hongrois par Chantal Philippe, Éd. Viviane Hamy, 280 p. / *Le dernier degré de l'attachement* de C. Hoctan, Denoël, 180 p. *Spirale*, (199), 59–60.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

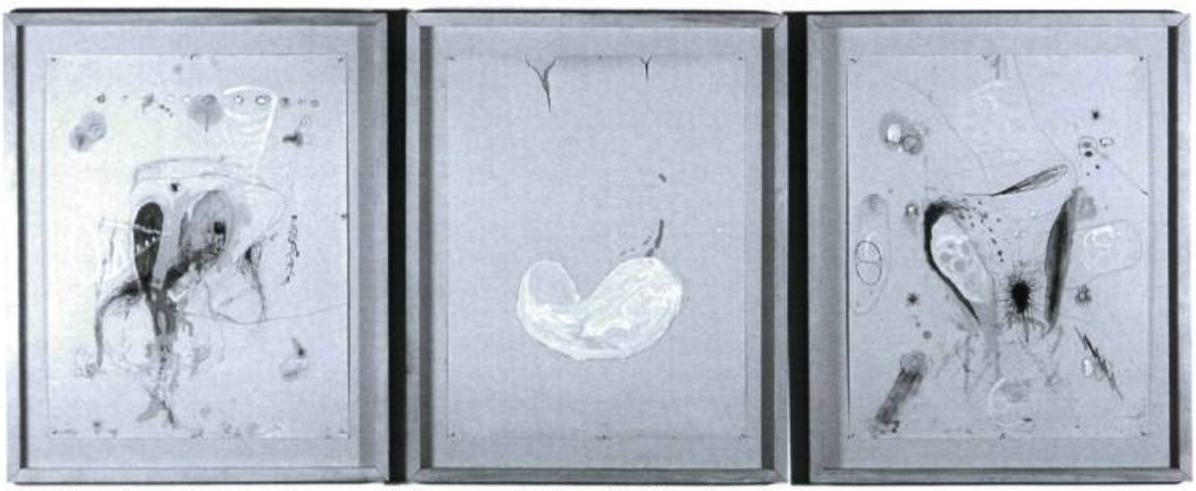
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SEULS LES MOTS TISSÉS AU SECRET RÉVÈLENT LE RÉCIT

LA PORTE de Magda Szabó
Traduit du hongrois par Chantal Philippe, Éd. Viviane Hamy, 280 p.

LE DERNIER DEGRÉ DE L'ATTACHEMENT de C. Hoctan
Denoël, 180 p.



Patrice Duchesne, *La veine* (triptyque), 2003, crayon, pastel, huile et vernis sur papier Ingres, 65 × 155 cm. Photo : Alain Dumas

L'ATTACHEMENT est un sentiment aux milles ramifications. Sans doute est-il difficile pour quelqu'un d'étranger à une relation de saisir les liens intimes et singuliers qui unissent deux personnes, liens qui, parfois, demeurent bien au-delà de la mort ou qui se créent bien avant la rencontre. Le récit de Magda Szabó, *La porte* (paru d'abord en hongrois en 1987 et prix Femina étranger 2003), et celui de C. Hoctan, *Le dernier degré de l'attachement,* abordent, chacun à leur manière, l'étrangeté d'une relation et permettent de suivre, dans les méandres de l'affectif, des personnages profondément attachés les uns aux autres à tel point que l'on pourrait les croire ficelés ensemble. Le caractère autobiographique de ces deux récits n'empêche nullement que les textes participent de la littérature. En effet, l'écriture des deux écrivains traite du particulier et du singulier d'une relation intime et atteint le lecteur avec d'autant plus de force qu'elle traverse à la fois divers niveaux de conscience et d'affect. Et si la langue est sensible et raffinée, elle ne verse jamais dans la sensiblerie. Dans les deux récits, l'attachement et la relation demeurent tributaires d'une certaine forme de séduction. Le désir se structure, pour les deux personnages, autour de l'idée du secret, du manque et de l'absence ; chacun à sa manière vit l'expérience de la satisfaction quand l'un des deux fait preuve d'emprise sur l'autre. Conséquemment, ce mode d'interaction semble faire partie de la dynamique même des personnages et des liens qui les relient. Ainsi, si le mot « emprise » fait référence à l'idée d'une invasion intérieure, d'une appropriation de l'autre, voire d'une dépossession, l'attachement tient plutôt de la sympathie et de l'affection.

Le livre de Magda Szabó examine finement le rapport qu'elle, écrivaine, a entretenu avec sa femme de ménage ; elle tente de se réhabiliter, et son analyse du détail et des agissements des différents personnages s'inscrit non pas dans un simple constat, mais dans une réflexion qui porte à la fois sur les motivations et sur la création. Le narrateur de C. Hoctan, quant à lui, retrouve son père après l'avoir cru mort toute sa vie. Il cherche à saisir la fêlure, l'échec de cette absence de relation et la cause du silence paternel qui aura été pour lui l'empêchement même de permettre à son corps d'avoir un sexe. Tout se passe comme si le manque le faisait écrire et que l'écriture disait le manque. En effet, on ne saura jamais s'il s'agit d'un narrateur masculin ou féminin, comme si avoir un sexe empêchait d'en avoir un autre…

Le privé ne doit pas être public…

Dans *La porte,* Emerence s'occupe de l'intendance de l'auteure-narratrice. Concierge de l'immeuble où elles habitent toutes deux, elle lui fait son ménage, ses repas et partage son temps entre ses travaux domestiques et le balayage des trottoirs enneigés dans le Budapest des années 1960-1970. Femme intellectuelle, la narratrice est écrivaine. Puisqu'il s'agit ici d'un récit autobiographique, fait rare chez cette auteure, on apprend qu'elle a un mari, intellectuel lui aussi, et une vie bien remplie entre ses diverses apparitions publiques. Elle a également un chien, qui lui préférera Emerence. Tout sépare donc les

deux femmes. L'une est jeune, cultivée, mariée; l'autre, déjà âgée, presque illettrée, célibataire. Et ce n'est pas la patronne qui demandera des références!

Pourtant, Emerence est rebelle, anti-intellectuelle et anticléricale; elle ne connaît pas la soumission. Ronchonneuse, elle ne se gêne jamais pour dire son fait à n'importe qui et sait parler aux bêtes. L'amitié passionnelle, et par moments conflictuelle, qui unit les deux femmes permettra à la narratrice de s'ouvrir aux autres et sera peut-être pour Emerence l'occasion de se dégager des événements qui l'ont amenée à être ce qu'elle est : elle a entre autres vu ses frères jumeaux foudroyés, sa mère se jeter dans un puits et son amant lapidé lors de la Révolution des chrysanthèmes. Mais elle a protégé en même temps des juifs, des Allemands et des Russes. Elle a de plus sauvé une petite juive, soigné un infirme, offert le café à ses amis comme à sa famille proche, et surtout, elle a recueilli de nombreux chats. Mais jamais elle n'aura ouvert sa porte, la porte derrière laquelle se cachent ses secrets...

Au fil des années, cette femme insupportablement rude, et pourtant généreuse à sa façon, deviendra essentielle à sa patronne au point que cette dernière ne pourra plus s'en passer. Le récit fait état de cette relation mouvementée et tumultueuse où l'amour est ce qu'il y a de plus fort. Chacune à sa façon aime l'autre, et chacune remplit, pour l'autre, cet espace intérieur vide que l'amour permet. Et l'emprise. Et le savoir.

Emerence sait. La narratrice *aussi* sait. Pourtant leurs savoirs diffèrent totalement et ne se complètent pas. Pour chacune, le savoir de l'autre n'est pas lié au désir du savoir et encore moins au désir de se l'approprier. L'un ne s'impose pas à l'autre et pourtant ils ne se complètent pas non plus, comme si ces savoirs existaient dans des univers complètement différents; même si Emerence, par son rôle de domestique, pourrait paraître infériorisée ou soumise, tel n'est pas le cas. Elle domine la situation jusqu'à ce que son corps soit épuisé et malade et qu'elle se retrouve à l'hôpital, brisée certes, mais toujours aussi vive et intolérante. Là intervient la domination, et non plus l'emprise, de la narratrice sur Emerence, domination qui sera évidemment mal tolérée par celle-ci et que paiera la narratrice pour le restant de ses jours même si cette expérience lui permettra d'en faire le récit.

Le livre s'ouvre et se termine sur un rêve d'angoisse : une porte. Cet élément du rêve est tour à tour positif et négatif et demeure chargé de sens tant au plan symbolique que réel. Le récit se déploie autour d'une porte, autant pour ce qu'elle est au sens propre qu'au sens figuré. Autour de ce rêve, les interprétations se multiplient sans pourtant être arbitraires. La porte ferme la maison, mais derrière la porte s'ouvre la maison fermée, secrète, non visible. Ouvrir cette porte, c'est entrer dans un univers inconnu et interdit, sans langage autre que celui du silence, de la *chose tue*. La porte, c'est aussi le rêve, la frontière entre la domination, l'emprise et le désir de savoir.

Emerence aura tout de même ouvert une certaine porte, celle de son intimité historique, et devant cette intimité singulière et personnelle, le savoir ne peut être que celui de l'écoute, du partage. Emerence astique, soigne, nourrit et grommelle. Jamais elle ne quittera son foulard, sauf à l'hôpital, ce qui la laissera humiliée et brisée. Cette femme *physique* aura apporté affection et soutien à une autre, à une femme *intellectuelle*, et l'ambivalence de la relation tient au choc entre ces deux êtres de culture différente, mais dont la vie intérieure est, d'une certaine manière, semblable.

Animiste, Emerence parle avec les bêtes. Sa patronne, croyante et dévote, écrit. À chacune son univers de parole. Pour ces deux femmes, les mots ont une loi interne que le rêve peut peut-être expliquer. Le récit s'ouvre sur un rêve dans lequel la narratrice confesse avoir tué une femme, puis le livre se termine par un autre rêve, celui de la fin en quelque sorte, un « cauchemar de portes », pourrait-on dire. Dans ce cauchemar, elle s'escrime en vain à essayer d'ouvrir une porte, cette porte : entre le début et la fin, rien, c'est-à-dire la porte comme frontière entre la vie privée et la vie publique, le secret de l'intimité et la révélation du malheur. La narratrice a ouvert cette porte, à son plus grand désarroi et pour son plus grand malheur, alors qu'elle ne l'aurait pas dû. Les deux rêves réparent cette erreur qui a donné naissance au drame, à la révélation du secret. Il n'y a pas de mots pour dire l'horreur de la déchéance et de la misère, pour payer cette offense, sauf ceux que l'on prend le temps d'écrire quand l'écriture fait acte inconditionnel d'un amour conflictuel et passionnel pour une femme que l'on a *désirée* à la fois pour mère maternante et pour mère exclusive et phallique.

Là est l'enjeu de ce récit troublant et dénué de toute sensiblerie : les mots peuvent-ils compenser et permettre d'oublier le tort que l'on a fait à l'autre en voulant le sauver de la mort? Et si l'emprise est tributaire à la fois de la domesticité et de l'obéissance, désobéir est-il, dans ce récit, lié au sauvetage et alors, au meurtre? Sauver Emerence, c'est la tuer; l'aimer comme elle l'aurait souhaité, c'était la laisser mourir. On est peut-être ici en présence d'une chose qui s'appelle la double contrainte...

Quel est ce sexe que je ne saurais reconnaître...

Avec un récit également autobiographique, C. Hoctan livre un témoignage troublant sur le père. « *Je voudrais crier. Je voudrais retenir mon père par la manche comme pour mieux retenir ce cri dont je parle et qui n'a rien à ajouter. [...] Le souci qu'il a en toute circonstance de passer inaperçu rejoint son souci constant de paraître absent ou de montrer qu'en fait, il n'existe pas, qu'on l'a rêvé.* » C'est autour de cette idée désastreuse du non-rapport entre un père et son enfant auquel se lie la détresse du langage que s'est écrit ce récit. D'une part, le narrateur est incapable de se nommer lui-même, et d'autre part il ne peut donner un sexe à son corps, étant à la fois homme et femme, désirant hommes et femmes. La frontière de l'inceste semble même avoir été franchie. Quand l'interdit ne tient pas, quelle langue peut parler sans cette souffrance qui, à chaque page, tient lieu d'écriture?

C'est dans cette atmosphère troublante et trouble, entre le réel et le rêvé, l'impossible et le possible que le texte d'Hoctan se déploie et déplie, par la même occasion, un indicible de l'amour, du manque d'amour. La passion qui lie cet enfant à son père se dit dans un tel désastre que la construction d'une identité semble impossible. L'écriture parvient à défaire le récit de l'absence comme de l'échec, et en ce sens, elle devient aussi une quête d'identité. Si le père ne nomme pas, ne donne pas de nom au sexe, et par conséquent ne donne pas au sexe un nom, et ne l'interdit pas par la même occasion, qui le fera? Ces pères « adolescents », pères désirants et ô combien désirés justement parce qu'ils ne sont pas là, laissent des âmes errantes pour lesquelles la quête de soi ressemble à un échec douloureux.

Écrit dans une langue à la fois déchirée et déconcertante d'humilité et de fragilité, le récit d'Hoctan émeut et inquiète par sa brisure devant un monde qui ne permet pas au narrateur d'advenir et donc d'accéder à l'Autre. La rencontre tant souhaitée a lieu sur une île; l'écriture en tisse les pourtours dans une nébuleuse de sentiments mais avec dépouillement. Le père continuera d'être ambigu et le narrateur de demander à ce père ce qu'il ne peut lui donner. La tension entre les deux demeure tout au long du récit : l'attachement est un mot douloureux et qui fait peur. Comment aimer quand le mot amour est désappris et qu'aucun autre ne sait ni n'a pu prendre la relève?

Ce texte d'Hoctan reste troublant autant par les questions qu'il pose que par son style d'écriture à la fois très intériorisé, voire impudique, et en même temps capable d'ouvrir sur la littérature, sur le poème en prose. Par moments, au-delà de l'anecdote, l'écriture devient poétique, comme si les mots se déposaient en nous afin d'ouvrir un monde où la langue peut racheter ce qui en soi est terriblement brisé.

Danielle Fournier